

lation était digne des droits et des privilèges qu'il a demandés en leur nom, et qui ont été accordés par la constitution de Manitoba,

En même temps, la législature de Manitoba pourra demander une amnistie si elle le juge à propos, et nul doute qu'elle lui sera accordée immédiatement—alors la révolution de Winnipeg sera tout-à-fait terminée, et la population de la Rivière Rouge devra alors dire que le Canada et la Métropole l'ont traitée avec une libéralité qu'on chercherait en vain dans l'histoire des autres colonies anglaises.

#### COURRIER D'ONTARIO.

Il n'y a plus à se le cacher, nous avons des ennemis, des ennemis ardents, acharnés, à langue de vipère, qui ne perdent pas la moindre occasion de nous confondre, soit par la médisance, soit par la calomnie.

Il y a des cœurs bien pervers, des âmes bien viles, en cette vallée de larmes. Car enfin, Ottawa est une ville si douce, si gentille, si bon enfant qu'il faut être rebelle à toute sympathie, à tout bon sentiment, pour lui faire le moindre chagrin.

Or, qu'arrive-t-il pourtant? Il arrive qu'on s'en va répétant tout haut, dans les journaux de Montréal, dans les gazettes de Québec, et partout où se publie un carré de papier plus ou moins public, qu'Ottawa, qui est une cité-capitale, dont la sensibilité est aussi délicate que celle d'aucune ville qui soit au monde, n'a pas même eu soupçon du tremblement de terre de l'autre jour. Pour qui donc nous prend-on? Est-ce qu'on nous confond avec le petit bourg de Kingston, qui, lui, se vante de n'avoir pas eu connaissance de ce phénomène étourdissant?.....

Détrompez-vous, gens de Montréal et de Québec; quand un tremblement de terre vous est octroyé, nous en avons notre part, et notre bonne part,—puisqu'au dire d'une personne ordinairement bien renseignée, la secousse n'a pas dû durer ici moins de vingt minutes.

—Vingt minutes, me direz-vous, c'est probablement un peu fort?.....

C'est justement, lecteurs, ce que je me permets de faire observer à cette Dame; aussi ai-je obtenu des concessions, de très-larges concessions, si bien qu'au bout du compte, il ne s'agissait plus que d'une légère oscillation de cinq à six secondes.

—Ah! les femmes, comme elles se complaisent dans l'exagération; mais ce n'est pas une raison pour les prendre en grippe.

Mais si d'une part on nous a refusé le bénéfice de l'expérience dans la question du tremblement de terre, on nous a, d'un autre côté, présentés au public comme si précoces sous d'autres rapports, que notre réputation toute entière finirait par crouler sous le ridicule, si je ne mettais bon ordre à ces railleries de mauvais aloi.

Un matin donc de la semaine dernière, un de mes confrères de Montréal qui avait mal dormi, a cru voir dans les dépêches de nuit qu'il était tombé de la neige à Ottawa, la veille ou l'avant-veille. Vous pensez bien qu'il ne perd pas une aussi belle occasion d'élever un véritable monument de fait divers en l'honneur d'un événement aussi extraordinaire.

Il fut donc annoncé à la bonne ville de Montréal par une de ses feuilles périodiques les mieux informées, que, le jour précédent, la capitale de tous les Canadas avait été favorisée d'une tempête de neige. Le mot tempête n'y était pas en toutes lettres, mais on le devinait, on le pressentait, rien qu'à l'allure de la nouvelle-à-la-main.

Et il va sans dire que les journaux de Québec, de St. Hyacinthe et d'ailleurs, ne parlent plus que des cinq ou six pouces de neiges qui ornent les trottoirs de la ville d'Ottawa.

Eh bien! Messieurs et chers confrères, vous n'êtes pas des enfants, auxquels ont fait gober toute sorte de contes plus ou moins extravagants. Il n'est pas tombé une seule parcelle de neige à Ottawa, depuis l'hiver dernier. Lorsque la neige vient à nous, elle vient régulièrement, officiellement, et ne nous tombe point comme cela par aventure, au beau milieu du mois d'octobre. Ottawa est une ville qui se respecte trop, et qui a trop le goût des adresses,—ce qui suppose un grand fond de gravité,—pour que la température le prenne avec elle sur ce ton de familiarité singulière, pour ne pas dire déplacée....

Qu'on se le dise.

Puisque nous sommes sur le sujet, on me permettra bien, j'espère, de dire quelque chose des tremblements de terre.—Les tremblements de terre sont beaucoup plus fréquents qu'on ne le croit généralement, car il ne se passe peut-être pas de jour, dit M. C. Prevost, sans qu'un point quelconque de la surface de la terre ne soit agité par des secousses plus ou moins violentes qui ont leur source dans le sol même. On sait ce que produisent parfois de tels mouvements; des contrées étendues sont bouleversées de fond en comble, des montagnes s'écroulent et s'abîment, tandis que d'autres semblent s'élever du milieu des plaines; des villes florissantes sont détruites, des milliers d'hommes et d'animaux périssent; la mer agitée submerge les plages qu'elle laissait précédemment à nu, et, quelquefois, dans le même temps, elle abandonne pour toujours des parties de son fond.

Très-souvent, dit l'encyclopédie du 19<sup>e</sup> siècle, les tremblements de terre les plus forts ont lieu subitement, sans être annoncés par aucun bruit ou tout autre signe; quelquefois, au contraire, ils sont précédés et accompagnés de bruits sourds et profonds et de changements dans l'état de l'atmosphère. Presque toujours une secousse est suivie d'une ou plusieurs autres secousses qui se succèdent à quelques secondes ou minutes d'intervalle; ces secousses, qui généralement ont lieu dans une direction constante, se renouvellent, dans une même localité, pendant des jours, des mois et des années entières.

L'année 1755 est célèbre par le grand tremblement de terre qui détruisit la ville de Lisbonne, capitale du Portugal, et renversa Maroc, ainsi que d'autres cités du nord de l'Afrique. Ce tremblement de terre fut aussi ressenti en Irlande, au Groënland et jusque dans le nord de l'Amérique.

En 1783, un autre tremblement de terre bouleversa la Calabre; le sol fut coupé par des crevasses de plus de cent mètres de large sur un mille de long; des maisons et leurs habitants disparurent dans des gouffres de deux ou trois cents

pièdes de profondeur; de ces cavités sortirent des eaux boueuses, et il en résulta des lacs, tandis que, sur d'autres points, des cours d'eau barrés par des éboulements ou par des parties relevées du sol, s'accumulèrent dans des bassins nouveaux plus ou moins étendus, qui, se vidant après avoir rompu leurs digues, ravagèrent les contrées inférieures.

En 1843, un tremblement de terre a violemment secoué les îles des Antilles. La ville de la Pointe-à-Pitre, alors la plus peuplée et la plus riche de la Guadeloupe, a été instantanément renversée de fond en comble.

Ce tremblement de terre dura soixante secondes. Un instant fugitif, un rien, à peine le temps d'allumer un cigare, de serrer la main à un ami, et cet instant, ce rien suffit pour ravager une ville entière, l'incendier sur tous les points, anéantir une population nombreuse.

Il n'est resté debout, au milieu de ces débris qu'une horloge marquant dix heures 35 minutes, instant auquel le fléau était venu brusquement surprendre la ville et l'engloutir.

Terminons ce courrier par un calembour,—une fois n'est pas coutume.

J'arpentais l'autre jour les couloirs de la Chambre des Communes, songeant tristement à nos chers journaux de France qu'on ne reçoit plus, quand je rencontre Blain qui avait une mine toute inquiète, presque affligée.

—Voyons, lui dis-je, qu'avez-vous?... Quelques mauvaises nouvelles de France... Serait-il arrivé quelque malheur à votre frère qui est à l'armée?....

—Non, non, je n'ai de France que les maigres télégrammes de nos journaux, ce qui signifie que je n'en ai pas du tout... Mais j'ai bien autre chose qui me turlupine....

—Voyons, qu'est-ce? parlez?... —J'ai, j'ai, que j'ai donné congé à mon propriétaire, il y a trois mois, et que me voici arrivé à l'époque, où il me faut à tout prix déménager... et, comme vous voyez, il pleut, il pleut constamment; il ne fait beau que le dimanche... Je ne puis pourtant pas me mettre à déménager, le dimanche, pendant la grand'messe.

Et mon ami Blain se dirigeait vers le bureau de M. Vaux, le respectable comptable de la Chambre des Communes.

—Mais, repris-je, vous n'êtes toujours pas découragé, j'espère. Les beaux jours reviendront pour la France et pour vous....

—Mon cher, je n'ai plus d'espoir qu'en Vaux.

Vaux.... et *pretered nihil*.  
Ce calembour latin, trouvé si à propos, dérida complètement mon ami, qui reprit sa gaieté habituelle.

Que l'on médise à présent du noble calembour.

C. T.

P. S. Fidèle à la mission de vérité que je me suis imposée, je ne crois pas devoir vous cacher qu'il nous est parvenu *franco*, un tantinet de neige, dans la nuit de vendredi à samedi dernier. Les choses se sont passées tout à fait correctement et les plus strictes convenances ont été observées. Du reste, cette neige n'a fait que passer; un instant après elle n'était plus. Mais elle nous laisse un souvenir, un souvenir dont nous nous serions bien passés—un peu plus de fange dans les rues.

En vérité, je vous le dis, mes frères: malheur! malheur... au bas de nos pantalons.

C. T.

#### BAZEILLE.

Une de nos gravures représente Bazeille depuis que cette malheureuse ville a été le théâtre de lutte terrible que les soldats français sous l'empereur Napoléon et le brave MacMahon ont soutenu contre les forces prussiennes et qui s'est terminée par la capitulation de Sédan, le premier septembre dernier. C'est là que l'armée française lutta pendant toute une journée en retraite vers Sédan.

Un correspondant décrit ainsi ce triste champ de bataille après la bataille.

« Nous entrons dans Bazeille; ce village comptait 2,000 âmes. On peut le comparer à Vilvorde; de toute cette petite ville il ne reste qu'une seule maison, la plus chétive; elle ne valait pas la peine d'être brûlée: en face se trouve une grande ferme, nous y entrons: quatre pans de muraille calcinée, des poutres qui fument encore: des restes de chevaux et de bestiaux carbonisés, voilà ce qui représente l'ancien château de Bazeille.

Un écriteau porte: « la mendicité étant interdite à Bazeille, on est prié de déposer les offrandes dans ce tronc. » Ils ont pourtant acquis le droit de mendier, ces pauvres gens ruinés; nous déposons notre offrande, goutte d'eau qui ne saurait soulager ceux qui ont tout perdu. J'aperçois une vieille femme fouillant dans les décombres. Je lui demande ce qu'elle cherche. « Nous étions restés à trois, me dit-elle, et nous nous étions couchés dans la cave; mon fils, qui avait trente ans, monte pour voir, et il ne revient pas; je monte pour le chercher et je vois qu'il était mort: j'appelle mon mari, mais pendant que nous étions occupés à ensevelir mon fils voilà que les Prussiens mettent le feu à la maison avec des boules de feu qu'ils jetaient dans les fenêtres; maintenant je reviens, je ne sais pas ce qu'est devenu mon mari, et je n'ai plus rien. » Et la pauvre femme se remet à fouiller; peut-être aura-t-elle retrouvé sous les décombres les corps de son mari et de son fils.

« On ne voyait à Bazeille que quelques vieillards, remuant les décombres; les hommes valides sont brûlés ou tués, les jeunes filles sont, Dieu sait où; je n'ai pas vu un seul enfant. Je suis entré dans l'Eglise; on distingue encore la marche de l'autel, mais tout est brûlé.

« Vous ne sauriez vous faire une idée de cette désolation; des centaines de maisons où tant de gens vivaient heureux et paisibles ne sont plus que des cendres; presque dans chaque maison on voit encore les débris de la grande cheminée autour de laquelle peut-être la famille s'assemblait, le reste est méconnaissable; tout est décombre. Chaque maison de Bazeille a été défendue dans la journée du 31, chaque fenêtre était une meurtrière, d'où les balles pleuvaient sur les Bavares; les soldats d'infanterie de la marine et des francs-tireurs s'étaient établis dans les maisons et l'on distingue encore aisément les traces de cette lutte. Au bout du village on me montre une fenêtre: « De là, me dit un guide, quatre francs-tireurs ont descendu plus de 50 Prussiens, au fur et à mesure qu'ils arrivaient au coin de rue. on les écharpait. » Et, en effet, la fenêtre est criblée de balles. « Alors, me dit le guide, les Prussiens se sont embusqués derrière cette colonne et ont

tiré sur cette fenêtre. »—Je vais voir, et je trouve derrière cette colonne un nombre incroyable de cartouches prussiennes dans une mare de sang.

« Une femme, qui a vu toute l'affaire, demeure près du pont du chemin de fer et occupe la seule habitation qui soit là; cette femme a donné asile aux blessés pendant tout le jour; le général Bazeille, a dirigé chez elle, dit la femme, toute l'attaque de Bazeille; il aurait envoyé des parlementaires annoncer que, dans une heure, il incendierait Bazeille, si on résistait. Les yeux sur la pendule, il a attendu une heure et dix minutes; alors ajouta cette femme, il a donné un coup de sifflet, puis, j'ai entendu des cris comme ceux des bêtes sauvages, et un quart d'heure après, je voyais les flammes.

« Pour comprendre la rage des Bavares, il faut se rendre compte de ce que fut cette journée; depuis le matin on se battait pour passer la Meuse. Vous connaissez l'histoire de ce pont sept fois balayé par les mitrailleuses; enfin les Bavares atteignent la rive droite: nouveau combat dans la plaine devant Bazeille; l'infanterie de marine fait des prodiges et les Bavares laissent des milliers d'hommes; le soir, on s'empare du village; il était chèrement acheté, et c'est devant une résistance nouvelle considérée par eux comme illégale, que les Bavares se sont laissés aller à tous les excès. Sans doute cela est sans excuse, et l'explication qu'on en fait ne diminue en rien l'atrocité des faits. Les soldats s'approchaient d'une maison, l'entouraient en poussant des cris, puis ils jetaient des bombes incendiaires au pétrole, dit-on, dans les fenêtres. Alors tout prenait feu, et s'il y avait quelque habitant blotti dans sa demeure, il était rôti ou tué.

« Le 1<sup>er</sup> septembre, les Prussiens avaient passé le fleuve et combattaient sur les pentes de la rive droite, refoulant devant eux les Français; le sommet des montagnes, c'est la ferme de la Garenne avec les bois qui l'entourent; les Français en se repliant passaient donc tous dans les bois de la Garenne; or, des montagnes d'en face et de la plaine conquise la veille, cent pièces prussiennes lançaient leurs obus précisément sur la Garenne. Les soldats français étaient mitraillés en face par l'armée bavaise qui avait conquis et brûlé Bazeille; ils étaient pris en flanc par le corps d'armée du prince royal qui avait depuis la veille tourné la position française en se dissimulant dans les bois qui étaient le seul refuge des Français; les obus tombaient comme la grêle. Nous avons fait cinq lieues sur ces hauteurs, trouvant à chaque pas une arme, un sac, un vêtement de soldat; les bois sont remplis de dépouilles, de livrets de soldats français, chaque sac représente un cadavre; ici comme à Bazeille, ce sont les sacs de l'infanterie qui dominent. Dieu sait combien on en a pris depuis quinze jours, car tout habitant en a rempli ses caves, et chaque touriste en encombre sa voiture. Et cependant il en reste encore des milliers.

« Nous descendons de la Garenne sur Givonne par le versant opposé; ici se trouvait le bivouac prussien après la victoire; à côté des sacs on apercevait les reliefs du festin de porcs, des vaches, dont on a taillé quelques pièces et qui pourrissaient encore en plein air, d'innombrables bouteilles, la trace du feu, les branches dressées pour les abris. Après trois jours de lutte, les 300,000 hommes de l'armée allemande ont bivouaqué devant Sédan; le lendemain de la victoire, Guillaume a passé une revue; de l'aveu des Français eux-mêmes, c'était un spectacle étonnant: les soldats après trois jours de combat dans la pluie et dans la boue, ont défilé devant leur roi comme en un jour de parade, les bottes étaient cirées et les tuniques étaient fraîches! A Givonne nous déjeunons chez un habitant, le seul qui ait osé rester devant l'invasion, mais il se félicite d'être resté; chaque maison vide était considérée par les Prussiens comme abandonnée et ils en prenaient possession; on a respecté la demeure de cet homme. Quand les Prussiens sont entrés au village, il s'est avancé au-devant d'eux et les a engagés à entrer; on l'a mis en joue, mais aussitôt on a baissé l'arme; quand on vit qu'il était de bonne foi, on fut plein d'égarde; il disait même: « Je leur ai donné du vin blanc et ils m'ont sauté au cou pour m'embrasser. » Son voisin, moins adroit, a été tué.

Nous publions aujourd'hui une annonce sur laquelle nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs: c'est celle de Gervais, carrossier de cette ville. M. Gervais a remporté cinq premiers prix à la dernière exposition. Ses voitures se distinguent par la qualité des matériaux qu'il emploie et réunissent la solidité et la légèreté, ce qui leur donne une supériorité incontestable. M. Gervais est le seul qui importe un bois remarquable de l'Amérique du Sud pour faire les moyeux, et de l'acier pour les essieux de ses voitures.

Le Dr. Larue veut évidemment se rendre partout utile au pays; ses efforts pour promouvoir tous les intérêts de ses compatriotes sont infatigables. Il vient de publier un « Petit manuel d'agriculture à l'usage des écoles élémentaires » destiné à produire les meilleurs résultats. Le savant docteur ne pouvait manquer d'être convaincu que répandre la science agricole dans notre population est le plus grand des bienfaits. Il a fait sous l'empire de cette pensée un livre qui fera le tour du pays et qu'on sera heureux de voir dans toutes les familles de nos cultivateurs. Ce petit livre a été approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique.

Le Dr. Larue est un de ces hommes que les électeurs devraient aller chercher aux prochaines élections dans leurs bureaux pour les forcer d'aller nous représenter dans les législatures locale et fédérale. Il faut que l'opinion publique se réveille et qu'elle se manifeste bientôt pour nous donner des députés utiles, honnêtes, instruits et intelligents, dignes de notre passé et de l'avenir que nous espérons. Nos abonnés peuvent s'attendre à de nouveaux articles sur ce chapitre. Nous voulons démontrer que ce ne sont pas toujours ceux qui s'offrent qu'il faut élire, mais bien souvent ceux qui ne s'offrent pas, et qu'au lieu de se faire payer quatre ou cinq piastres pour son vote par des hommes qui revendent à grand profit ceux qu'ils ont achetés, il faudrait plutôt payer, s'il le fallait, pour avoir de bons députés.

L. O. D.